

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Etranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.

AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,
n° 2,ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

La première représentation de *Malek-Adel* au Théâtre-Italien n'a pas offert une réunion aussi élégante que semblait devoir l'attendre le héros si sublime et si intéressant créé par M^{me} Cottin. La valeur et l'amour du bel infidèle du désert avaient sans doute réveillé, chez les femmes, des souvenirs trop opposés à la coquetterie de nos jours, pour qu'ils donnassent lieu à la création de ces toilettes tout originales qui se montrent aux opéras nouveaux. Le Théâtre-Italien ne nous a montré, dans cette circonstance, que des modes connues et élégantes. La remarque la plus nouvelle devait se porter sur les accoutremens employés pour se préserver du froid, et en même temps sauver les parures de tout froissement. La *cosaque*, ainsi que nous en avons offert les modes dans notre dernier numéro, est une originale et charmante enveloppe pour les jolis visages qui se trouvent encadrés de fourrure et de satin.

Les *camaillottes*, que nous offrons dans

notre gravure d'aujourd'hui, conviennent aussi généralement ; leur forme de pélerine et capuchon peuvent s'adapter sur les toilettes de bal comme sur les négligés. Viennent ensuite les *basquaises*, espèce de mantelet qui ne descend que jusqu'aux genoux, n'a point de manches, mais un capuchon soutenu par des baleines : elles sont en satin ou reps rose ou bleu, ouatées, doublées de taffetas blanc, piquées et entourées de haute dentelle noire. Nous en avons remarqué en satin noir brodé autour d'une guirlande en soie de couleur, et doublée en soie cerise. M^{me} de S.... a une *basquaise* charmante en satin blanc, ornée tout autour de bouquets brodés en soie blanche, et d'une belle dentelle de soie blanche.

— Nous citerons aussi les *polonaises*, autre genre de mantelet court, avec longues manches ouvertes dans l'intérieur, afin de ne pas serrer la manche du dessous. Ces *polonaises* qui ne se portent que sur les grandes toilettes de spectacle, sont d'une élégance ravissante, lorsqu'on les aperçoit sur une femme bien parée, entrant dans sa loge à l'Opéra ou aux Italiens : elles sont en

satin ou en velours épinglé, garnies d'hermine ou de martre; on en voit même brodées en or autour, au-dessus de la fourrure. Toutes les nuances sont également jolies : le vert, le cerise, le marron, etc. Les femmes de goût plus simple peuvent facilement imiter ces polonaises avec toute espèce d'étoffes de soie, et employer pour les garnir les boas ou pélerines qui ont déjà servi à leur toilette.

— Parmi les toilettes d'une élégance plus généralement admissible que les grands costumes aperçus à la cour, nous citerons beaucoup de robes en satin noir, à corsage tendu en petites manches courtes; autour du corsage un rabat en dentelle antique, coupé de manière à ne point former de plis sur le corsage, et se fixant au milieu de la poitrine par un nœud ou attache en perle ou pierrerie; au bas des petites manches, un revers pareil au rabat du corsage, et qui retourne à plat sur la manche, comme le bas d'une chemise d'enfant. Ce genre d'ornement varie avec les manchettes, qui, pour les bras un peu maigres, conviennent mieux que les revers plats, en ce qu'elles retombent jusqu'aux coudes, et garnissent le haut du bras.

Beaucoup de robes en popeline, brochées, ou en velours d'Afrique, forment des toilettes de soirée : les unes sont garnies d'un volant pareil, les autres d'une dentelle noire ou blanche, qui s'assortit à la mantille et aux manchettes. Une femme qui a deux garnitures ainsi complètes, qu'elle peut transporter d'une robe à l'autre, peut se compter en fonds pour les modes de cet hiver.

— La majorité des corsages est toujours unie, les manches à petits revers complètent cette grande simplicité : avec cette façon de robes, rien de plus gracieux que les petits fichus à demi-décolletés, à barbes, croisés sur la poitrine, et s'arrêtant sous la ceinture.

— On porte tellement les manches courtes, que les mitaines ont repris une

immense faveur : on en fait en dentelles et filet noir ou blanc, en velours noir, en jolie peau de Suède. Ce dernier genre, qui est très-distingué en demi-toilette, se trouve chez M. Laboullée*.

Toutes les mitaines se garnissent, en haut, de ruches en blondes ou rubans; elles sont très-courtes au-dessus du poignet; on met jusqu'à deux petits bracelets de fantaisie. Cette dernière mode reprend à tel point, que nous verrons peut-être les bracelets arriver au milieu du bras.

— On voit toujours beaucoup de fourrures : les redingotes de satin velouté, ou de drap qui en sont garnies, produisent le meilleur effet; les manches, pour la plupart très-larges, sont doublées de velours.

— La chaussure en vogue est le soulier-brodequin boutonné sur le côté par de petits boutons de jais; les plus élégants ont des boutons en jais avec une petite lentille d'or au milieu. On en voit beaucoup en satin turc.

— Il y a beaucoup de douillettes de satin gris, doublées de peluche rose.

— Les capotes ouatées sont d'un effet charmant : on n'y met plus que quelques petites fleurs bien simples. A la ville, on rencontre aussi beaucoup de chapeaux en velours épinglé, surmontés d'une seule plume; une gance de satin les entoure et repasse deux fois sur la calotte.

— Il y a aussi des chapeaux tout en velours, qui n'ont d'autres ornemens que quelques boules d'or ou de grosses épingles au milieu des nœuds.

— Les robes de velours épinglé, garnies d'un volant en point à l'aiguille, sont fort bien portées. Les trois bouillons des manches soutiennent chacun une garniture de point.

— La mode des mantelets de velours fait des progrès; ils sont garnis de franges en soie torse, en dentelle ou fourrure.

* Rue Richelieu, 93.

LE BARON FRANÇOIS GÉRARD.

Paris vient de faire une perte !... c'est en s'exprimant ainsi qu'il faut annoncer la mort de M. le baron Gérard, ce grand peintre, cet homme si doux, si aimable, et que Louis XVIII trouvait l'homme le plus spirituel de France... Ce journal doit à la société une notice sur l'artiste qui peignit pour la postérité les portraits de la mère de Napoléon, de son épouse, de Mmes de Staël, Récamier, Mars; qui, dans un même jour, reçut chez lui, pour y poser, les rois de France et de Prusse, et les empereurs d'Autriche et de Russie.

François Gérard naquit à Rome, en 1770; son père était Français et sa mère Italienne. Il vint à Paris fort jeune; David fut son maître. Là Gérard devint l'ami et le rival de Gros et de Girodet.

Son premier tableau fut *Bélisaire* : la sensation qu'il fit au salon de 1795 fut telle, que l'exposition dut être prolongée. Ce tableau est aujourd'hui dans la galerie de Munich. Une chose que peu de personnes savent, c'est que le peintre fut arrêté dans son ouvrage, faute d'argent, et que son camarade Isabey lui fournit les frais pour le terminer. Pour vivre et soutenir sa famille, Gérard faisait les vignettes du Virgile et du Racine que Didot éditait. Sa vie d'artiste n'est qu'un long triomphe : sa *Psyché* (vendue 30,000 fr. à la mort du général Rapp) fut le tableau qui, avec l'*Atala* de Girodet, eut tous les honneurs du salon. Plus tard parurent la *Bataille d'Austerlitz*, le *Songe d'Ossian*. La restauration sut apprécier le mérite du grand peintre, et lui commanda l'*Entrée de Henri IV* et le *Sacre de Charles X*; d'autres ouvrages, tels que *Corinne*, *Louis XIV* et *Philippe V*, avaient soutenu, augmenté sa réputation. Depuis quelques années, il a fait successivement la *Peste de Marseille*, la *sainte Thérèse*, et les *fresques du Panthéon*, que sa mort laisse inachevées. C'est surtout dans le portrait que

Gérard a excellé; ses plus beaux ouvrages dans ce genre sont : *Canova*, *Ducis*, *Talleyrand*, *Lamartine*, *Canning*, *Charles X*, *Louis XVIII*, et enfin *Louis-Philippe*.

Maintenant que nous avons reconnu le peintre, nous parlerons de l'homme le plus aimable, et qui sut le mieux remplir à la fois les devoirs qu'imposent la famille et la société. Seul appui d'une jeune parente et de deux frères, il les enrichit par ses travaux, et fut habile administrateur du bien qu'il s'était acquis si noblement. La maison du baron Gérard recevait les hommes les plus distingués de Paris. On n'y voyait personne qui fût supérieur en grâces et en politesse au maître, personne dont la conversation fût aussi intéressante, personne qui louât plus volontiers, jugeât avec plus de discernement, et pourtant de bienveillance; personne enfin, quels que fussent son obscurité et son peu de mérite, qui fût plus modeste et parlât plus bas... Dans quelle maison toutes les célébrités de naissance, de rang, de fortune, de talent, consentirent-elles à se réunir, ainsi qu'elles le faisaient chez le baron Gérard? Gérard, décoré de la Légion-d'Honneur depuis sa création, chevalier des ordres du roi, membre de l'Institut et de toutes les académies de peinture qui existent, aurait pu être courtisan, et favori des divers pouvoirs qui ont régi la France. Il préféra sa vie d'artiste, non cette vie d'artiste, telle que se la font quelques cerveaux étroits et incomplets, qui ne comprennent point le génie escorté de la sagesse, et l'esprit consultant la raison, mais cette existence indépendante qui sait s'affranchir de toutes les tyrannies, et redoute surtout la plus impérieuse d'entre elles, la nécessité... C'est ainsi que l'homme est libre, puisqu'il faut qu'il s'asservisse aux volontés d'autrui, ou s'assujettisse aux lois que lui dicte son intelligence développée par la méditation des éternelles vérités...

Il faut le redire : Paris a fait une perte, et cette ville n'offre plus ni à ses citoyens,

ni aux étrangers, un cercle comparable à celui que réunissaient la grâce et la distinction du baron Gérard, l'égalité d'humeur et la bienveillance de M^{me} Gérard, l'aimable caractère de M^{lle} Godefroy, leur enfant d'adoption, jeune élève de ce grand maître qui n'eut jamais d'école.

C^{se} DE BRADI.

Le Doute.

« Arrivez vite, » écrivait madame de Ronsac, femme d'un général commandant une des places du nord, à madame de Gensienne, jeune veuve fort élégante ; « arrivez, car notre ville ordinairement si triste, si puritaine, comme vous le dites toujours, a pris, depuis quelques semaines, l'aspect le plus animé. On parle de courses, de bals, de fêtes de toute espèce ; arrivez vite, pour que nos plaisirs soient complets. »

Cinq jours après avoir reçu cette lettre, madame de Gensienne était installée dans la maison de son amie.

Madame de Ronsac n'avait rien exagéré ; en effet, Douai n'était pas reconnaissable : le bruit des caissons de l'artillerie, le roulement des tambours, les fanfares militaires, les revues : c'était un brouhaha à ne pas s'entendre ; puis, des histoires de deuil, des chants d'allégresse, des plaintes déchirantes, des félicitations empreintes. Anvers venait d'être pris, et quelque courte que soit la lutte, la victoire fait toujours des heureux et des victimes.

Madame de Gensienne, constamment désignée dans la famille du général, avait été cette fois accueillie avec des démonstrations plus vives, car elle arrivait de Paris et rapportait aux filles du général mille riens charmants, dont les circonstances doubleraient le prix.

Deux années entières s'étaient écoulées depuis que madame de Gensienne n'avait

vu ses jeunes amies, et ces deux années avaient apporté en elles des changemens qui la frappèrent. Toutes avaient gagné en éclat et en fraîcheur : Stéphanie, la plus jeune des trois, qui n'était alors qu'un enfant folâtre et quelquefois boudeuse, touchait maintenant à l'adolescence ; le jour qui s'enfuyait laissait une grâce à son visage, une espérance à son cœur. Anaïs, la cadette, vive, spirituelle et passablement fantasque dans ses jeux de petite fille, avait pris une teinte de raison sentimentale ; parfois, un trait piquant, une moquerie pleine de gaieté, s'échappaient encore de ses lèvres ; mais elle en rougissait, car elle avait senti que pour être aimée il fallait se montrer bonne. Louisa, l'aînée, avait acquis les grâces de la femme : ses bandeaux si lisses étaient remplacés par des boucles, des fleurs se mêlaient à sa coiffure. Enfin, toutes avaient marché, toutes s'étaient élancées vers la jeunesse et ses joies enivrantes.

Madame de Gensienne, que ces remarques jetaient, un soir, dans l'ordre d'idées le plus mélancolique, lut long-temps après s'être retirée chez elle ; car elle voulait chasser les réflexions légèrement empreintes d'amertume, qui se pressaient en foule dans son cerveau fatigué du monde et du bruit. Elle venait de fermer son livre, lorsqu'elle vit la porte de sa chambre s'entr'ouvrir mystérieusement, et une forme gracieuse se glissa jusqu'à ses côtés.

— Quoi ! c'est vous, Louisa ? dit-elle ; en vérité, je vous croyais profondément endormie.

— Je l'étais depuis long-temps, répondit Louisa en baissant la lampe dont les rayons tombaient d'aplomb sur son visage ; mais, au milieu de mon sommeil, j'étais tourmentée par un remords.

— Un remords ! Vous, mon amie ?

— Moi-même, car j'ai un secret ; vous êtes ici depuis deux jours, et je ne vous l'ai point confié, n'est-ce pas bien mal ?

— En effet, dit la jeune veuve, ceci est

très-grave ; mais il y a des fautes pour lesquelles je me sens indulgente ; voyons, confessez-vous.

—Voici la vérité : Chère , je suis sur le point de me marier ; les choses me paraissent même si avancées que je m'étonne que ma mère ne vous en ait point parlé. Mais vous avez été si peu seules !

— C'est vrai, voyons maintenant, Louisa, qui épousez-vous ? Je devine d'abord que ce doit être un militaire.

— Vous ne vous trompez pas , et vous le connaissez même un peu , je crois , c'est le colonel Sorlieu.

Madame de Gensienne fit un imperceptible mouvement ; puis elle trouva sans doute que la lampe donnait encore trop de lumière , car elle la baissa , rattacha son peignoir , croisa les bras sur sa poitrine , prit une attitude toute recueillie , et dit lentement :

—M. de Sorlieu vous a demandée depuis peu, Louisa ?

— Mais depuis quelques semaines seulement , je pense ; car c'est pendant le siège qu'il a écrit à ma mère.

— Et madame de Ronsac ne vous a jamais communiqué ses lettres ?

— Non ! en vérité ; mais il n'était pas difficile de deviner ce que M. de Sorlieu pouvait lui écrire , car je m'apercevais depuis long-temps que j'en étais distinguée.

Madame de Gensienne ne répondit pas , ses yeux s'étaient baissés.

— Mon Dieu ! dit Louisa , vous êtes accablée de sommeil ; bon soir , je vous laisse : maintenant que vous savez tout , je dormirai tranquille.

Louisa disparut.

La tête de madame de Gensienne s'inclina tristement , et , perdue dans ses pensées , elle ferma de nouveau les yeux pour mieux s'isoler des objets extérieurs ; quand elle les ouvrit , elle eut peur et tressaillit : Anaïs était debout devant elle.

— Croyez-vous aux rêves ? lui demanda-t-elle brusquement.

— Pas trop , répondit la jeune femme en essayant de sourire ; mais votre subite apparition m'a fait croire que je rêvais.

— C'est que , reprit Anaïs , je viens de faire un si singulier songe , qu'il m'a réveillée en sursaut , et voyant encore de la lumière chez vous , je suis venue vous le raconter. Figurez-vous que je croyais être à l'église , agenouillée devant l'autel , un prêtre me mariait à M. Févrien , ce jeune légiste qui dinait hier ici. Ce qu'il y a d'étrange , ajouta-t-elle en baissant la voix , c'est que ce mariage souriait fort à la famille de M. Févrien. Sa mère et ses sœurs , qui sont très-aimables , m'invitent souvent chez elles , et M. Févrien lui-même est pour moi si plein de déférence et d'attentions , il s'attriste si visiblement lorsqu'un autre homme s'occupe de moi , que j'ai bien quelque raison de le supposer amoureux. Enfin , madame Févrien m'a dit qu'elle viendrait , ces jours-ci , causer avec ma mère ; franchement , je crois à un mariage : il est possible , pour ne rien dire de plus , et mon rêve doit être une révélation.

Cette fois madame de Gensienne ne pût s'empêcher de rire ; mais lorsqu'Anaïs l'eut quittée en lui recommandant ce secret , ramenée à ses idées premières , elle ne tarda pas à retomber dans un accablement plus profond peut-être que celui dont elle venait de sortir , plusieurs heures s'écoulèrent ainsi ; son feu s'était éteint , ses mains étaient glacées , ses membres engourdis , elle se baissa pour rassembler les étincelles éparses qui brillaient encore dans l'âtre ; tout-à-coup , deux bras blancs comme de l'ivoire enlacèrent son col ; un petit éclat de rire , à moitié étouffé , lui fit reconnaître Stéphanie.

— Mon Dieu ! que vous m'avez effrayée , mon enfant ! dit madame de Gensienne ; pourquoi donc quitter ainsi votre lit ? Voyez , la pendule marque trois heures , et vous êtes debout !...

— Là ! là ! ne grondez pas , dit-elle , car enfin vous êtes aussi coupable que moi ; je

vous ai entendue remuer, et je suis venue pour causer un peu avec vous; la veille d'un bal, je dors toujours à moitié; et puis, continua-t-elle en se glissant avec une charmante câlinerie sur le tabouret placé aux pieds de la jeune femme, j'étais sûre que vous seriez enchantée de m'entendre, car ce que j'ai à vous confier est si grave! si important!

La petite avait pris un air tout solennel.

— Voyons, mon enfant, parlez, dit madame de Gensienne; vous m'inquiétez presque: de quoi s'agit-il?

— Eh bien! reprit Stéphanie en joignant ses petites mains sur les genoux de son amie, il est fort possible que je sois mère de famille avant qu'on ait même songé à marier mes sœurs.

— Vous marier! vous! Stéphanie! Et quel âge avez-vous?

— Quinze ans, répondit-elle avec le plus grand sérieux. Puis elle ajouta: Vous savez que c'est seulement depuis quelques mois que je vais au bal; et vous connaissez M. Arnol, ce jeune lieutenant d'artillerie particulièrement recommandé à mon père?

— Oui.

— Eh bien! à chaque bal je danse avec lui dix contre-danses, et quelque chose qui arrive, il trouve moyen de s'assurer de moi pour la galopade; pourtant, au dernier bal, ne le voyant point arriver, et craignant de manquer cette danse que j'aime par-dessus tout, je m'engageai avec un autre. Oh! ma bonne amie! si vous aviez vu son chagrin! ici une larme roula sur la joue satinée de la petite... C'était affreux! Dieu! que j'ai été malheureuse pendant tout ce bal!.... Enfin, reprit-elle encore tout émue, après un instant de silence, il passe tous les jours deux fois sous les fenêtres du salon.... dites-moi si cette conduite ne prouve pas beaucoup d'amour?

— Peut-être, dites-moi Stéphanie, le champ de manœuvre n'est-il pas tout près d'ici?

— Mais oui, tout près, par la porte de Lille.

Madame de Gensienne sourit tristement, passa sa main sur les cheveux dorés de la jeune fille; puis la congédia en la baisant au front.

Après quelques minutes, elle se leva, et son regard tombant sur la glace de sa toilette, elle se vit pâle, un cercle noir que l'insomnie ne causait pas seule se dessinait autour de ses yeux; puis elle fit quelques pas vers la porte que Stéphanie venait de laisser entr'ouverte et pénétra doucement jusqu'à la chambre qu'occupaient ses nocturnes visiteuses. Toutes trois dormaient profondément; un sourire errait sur leurs lèvres; leurs fronts, qui resplendissaient du magique éclat de la jeunesse, semblaient parés de cette invisible couronne d'illusions naïves qu'aucune déception n'avait encore froissée.

— Heureuses! mille fois heureuses, jennes filles! murmura-t-elle... mon Dieu! disait-elle encore en regagnant sa chambre, après les avoir contemplées quelques instants, mon Dieu! rendez-moi cette facilité à croire, cette sécurité d'espérance!.... puis, saisissant une clef suspendue à son cou par une imperceptible chaîne, elle ouvrit une riche cassette placée sur la cheminée; un portrait, des lettres s'en échappèrent, la jeune veuve lut avec avidité.

Des expressions brûlantes et passionnées, se retrouvaient à chaque ligne; parfois son front rayonnait de bonheur, mais plus souvent encore ses joues devenaient pâles, son cœur cessait de battre, ses mains tremblaient convulsivement... Et quand, s'arrachant à ces poignantes émotions, madame de Gensienne voulut enfin se livrer au repos, elle ne trouva qu'un sommeil fatigant et pénible... c'est qu'elle avait vingt-cinq ans, qu'une fois déjà elle avait été aimée, puis trahie; c'est que le doute, ce fruit amer de l'expérience, s'était établi dans son âme, et que rien à présent ne pouvait l'en chasser.

M^{me} J. BECARD.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LE GYMNASE LYRIQUE,Recueil de Chansons, 13^e Année *.**LES ENFANS DU CAVEAU,**Recueil de Chansons, 3^e Année **.

Voulez-vous connaître cette race mouvante et bigarrée qu'on appelle le monde?... ouvrez les deux recueils que nous signalons à votre attention. Le premier pousse la joyeuseté jusqu'au délire, et, auprès de lui, les marquis de Carabas de l'époque ne trouvent pas grâce; le second est un peu collet monté.

Quoique appartenant à la société qui publie le second recueil, j'avoue franchement que je préfère l'allure plus franche et plus mordante de la société qui publie le premier. La faute en est, non à mes collègues du Caveau, mais à notre règlement qui pousse la sévérité jusqu'au despotisme intellectuel; témoins ces rappels à l'ordre qui ont le grand inconvénient d'assassiner la gaité, et d'arrêter l'épanchement de l'âme!

À côté de cette observation, j'aime à consigner ici le respect que porte au règlement des enfans du Caveau le collègue qui jusques à ce jour en a été le président: à lui point ne m'en prends des rigueurs de cette charte discourtoise; mais, à mon avis, elle fait par trop la prude et parfois affecte des airs pudibonds qui vont mal à la chanson, et plus mal encore à ses interprètes.

Après ce premier élan de notre pensée, voyons les deux recueils des deux sociétés. Disons d'abord que, sœurs jumelles, elles doivent répudier entre elles tout sentiment de rivalité; toutes deux doivent, au contraire, tâcher de sortir la chanson des étroites limites que nos dissensions politi-

ques lui ont imprimées, surtout depuis 1830. La chanson doit se dire à elle-même qu'elle manquerait à sa mission, si elle ne fustigeait le ridicule, depuis l'atmosphère viciée des trônes jusqu'à celle que respire, plus ou moins lourde, le bon bourgeois dans sa maison.

Membre du Caveau, le savoir-vivre veut que nous nous occupions en premier du *Gymnase lyrique*. Nous y retrouverons des noms avec lesquels nous avons fait connaissance au Caveau, tels sont ceux des collègues Berruyer, Chartrey, Edmond Gaconde, Martignon, Routier et Salin, et celui de l'auteur de la jolie chanson du *Caveau d'autrefois*.

Les *Enfans du Caveau*, mes collègues, le pensent comme moi; demandez plutôt à Berruyer qui va vous répondre *Feu! Feu! Je suis content d'être au monde*, sans doute pour chanter *Grignon*; à Dicacert qui présente ses *toasts* en disant: *Nous y reviendrons*; à Décourchant qui vous présente son *passé-port* en nous disant: *Ah! Vous en voulez... Eh bien! l'en aura*; demandez à Désaugiers, qui vous dit *une grande vérité*; *Je ne veux pas mourir! Êtes-vous comme moi?* Demandez à Giraud, qui viendra à l'appui de mon dire, en vous répondant: *Oui et non*; demandez à Lesueur, qui vous fera faire *Un voyage en paradis* pour vous y faire voir *du nouveau*, *Le bon vivant!* demandez à Ménissier, *le bon enfant*, qui vous répondra: *Je ne sais pas écrire*; demandez enfin à Ramond, et soudain il vous répondra: *Encore un p'tit coup pour rire!*

Non, la gaité n'est pas morte et ne saurait mourir en France.

Maintenant, à vous qui aimez la raison, même en chansons, à vous, les chants de notre ami Turrel; à vous qui voulez savoir la noble mission de la chanson, à vous, les beaux vers de Champeaux; à vous la chanson de Festieux (*Éclaircissez, n'incendiez pas*); à vous qui aimez la philosophie du bien-être, à vous les vers de Salzet.

* Paris, Ernest Bourdin, libraire-éditeur, 57 et 59, rue Quincampoix. Prix: 2 fr. 50.

** Terry, libraire-éditeur, Palais-Royal, galerie de Valois, 185, et à l'Office Littéraire, rue Laffitte, 46. Prix: 2 fr. 50.

A vous, enfin, qui aimez ce qui est réellement bon, comme chanson, comme gaité, comme poésie, la chanson d'Albert de Montémont; *l'Entrée au Caveau*, de Bouilly; *un Regard en arrière*, de de Courcy; *V'là c' que c'est d'être ben garni*, de Gentil; *la Vendange et le bon Vin*, de Le-rouge; *On pêche un peu plus tous les jours*, de Michau; *le Vide*, de Montandon; *l'Art de bien vivre*, de Pinet; *V'là c' que c'est que l' Sacrement*, de Randin du Thiel; *le Glouton*, le nouveau *Lavater* et le *Pessimiste*, de Zauzet; et *la Confrérie*, de de Tournay.

Je me résume par ce précepte d'une divine essence, que j'adresse et aux membres du Caveau et aux Gymnasiens :

« *Aimons-nous les uns les autres, et vive la gaité!* »

F. CHATELAIN.

Théâtres.

OPÉRA. — Décidément le rôle de *Stradella* sera celui dans lequel Nourrit nous fera ses adieux; puis viendront les débuts de Dupré. On dit beaucoup de bien de la musique de *Stradella*; quant au sujet, il est connu de tous, et c'est une histoire toute populaire que celle du chanteur *Stradella*, en butte à la vengeance d'un mari jaloux, et échappant aux coups des assassins enchantés par la douceur et l'expression de sa voix. — *La Chatte métamorphosée en Femme* est prête à paraître.

— Le Second-Théâtre-Français s'élèvera définitivement sur le boulevard des Italiens. M^{me} Dorval doit être une des principales colonnes de l'édifice. On parle encore de beaucoup d'autres appuis dramatiques.

— OPÉRA-COMIQUE..... Extinctions de voix en permanence!

— VAUDEVILLE. — Il m'en souviendra de

Madame de Brémont!..... Quelle soirée, bon Dieu! De long-temps je n'avais assisté à semblable fête... Comédie sur la scène, comédie dans la salle... Et le public jouant son rôle au milieu de la plus complète cacophonie... C'était à n'y pas tenir! Si, encore, on avait pu rire autant de ce que disaient les acteurs de la pièce, que l'on riait des saillies, des à-propos, des loustics de l'orchestre et de la galerie!...

C'est qu'en vérité c'était une énigme infiniment trop prolongée que celle-ci. A la fin, lorsque la toile est tombée, on n'en savait pas plus qu'au commencement; c'était à désespérer. On s'attendait toujours à voir M^{me} de Brémont, on l'attendait, on l'espérait, je crois même qu'on l'a demandée, et elle n'a pas paru... Elle s'est contentée de briller sur l'affiche.

Le Secret de mon Oncle est un secret qui fait le désespoir du pauvre M. Desjobert, l'oncle de la comédie nouvelle; c'est un mariage dont il n'ose donner connaissance à un neveu qu'il aime beaucoup, et qu'il avait juré de traiter comme un fils.

Le succès a été difficile à enlever, on était si près de la lourde chute de *Madame de Brémont!*... Cependant il a été obtenu. Si l'auteur, bien que contrarié peut-être par d'importants changemens que l'on a exigés de lui, a su amuser par des situations comiques et un dialogue spirituel, les acteurs l'ont secondé par beaucoup d'en-semble.

— GAITÉ. — *La Page 24* est le titre d'un vaudeville nouveau, nouveau sur la scène, bien entendu; car depuis des années le manuscrit dormait dans les cartons. Succès.... si l'on veut. — *La Nouvelle Héloïse* a eu un triomphe complet.

A ce Numéro est jointe la planche 1320.



irée,
assisté
ène,
uant
e ca-
en-
que
l'on
stics

in-
A la
n'en
c'é-
ours
on
an-
con-
qui
ert,
un
ncee
qu'il

on
ame
enu.
être
on a
ions
ac-
l'en-

titre
r la
des
car-
ou-
t.



20 Janvier 1837.

1320.

Modes de Paris. *Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens, N° 2, près le passage de l'Opéra.

Chapeau en velours des M^{mes} de M^{me} Vaublant, r. de la Paix, 28. Robe en crêpe, façon de M^{me} Minette, r. de Rivoli, 34. Bouquet des M^{mes} de M^{me} Chagot, r. Richelieu, 8. Bandeau en cr. des M^{mes} de M^{me} Bourguignon, p. de l'Opéra. Cramaillette en satin, garnie de cigne des M^{mes} Rivat, r. de la Paix, 18.

Messrs. J. & J. Poller, 24, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid